

Un malade imaginaire :

Jean-Jacques à Montpellier

par le Professeur Pierre JOURDA

(Montpellier)

Rousseau, alors inconnu, et se croyant gravement malade, a demandé les soins des médecins de Montpellier.

En septembre 1737, l'ami de Mme de Warens, est venu consulter le Docteur Fizes. Il a eu, en route, une aventure avec Mme de Larnage. Il arrivera en Languedoc, léger d'argent et désireux d'en partir au plus vite. D'où, peut-être, certaines de ses impressions : il s'agit, pour lui, de convaincre Mme de Warens qu'il doit rejoindre les Charmettes au plus tôt. Il gagne donc Montpellier.

« On m'avait dit d'aller voir le pont du Gard. Je n'y manquai pas... ». On peut lire dans les *Confessions* le récit qu'il fait de sa promenade. La page, presque banale, est classique. Elle reste belle. Ce n'est pas, à vrai dire, une description, mais une série d'impressions. Le côté purement technique ne l'intéresse pas ; à la différence de ses prédécesseurs, Rousseau ne détaille pas le monument ; il n'en donne ni les mesures, ni l'analyse architecturale. Il se borne à dire ce qu'il a éprouvé devant l'immense aqueduc. Et la méthode est neuve. Plus encore que chez Racine, parlant d'Uzès, ce que l'on trouve ici, c'est l'émotion personnelle, l'expression d'une sensibilité particulièrement vibrante et riche : Rousseau voit plus loin que la ruine ; il sent — et il est le premier à le sentir — le lien mystérieux qui unit le mouvement à la nature ; il comprend combien ces pierres roussies par le soleil ont fini par devenir un élément essentiel du paysage. La justesse de l'impression, la force de l'émotion, la rondeur et la sonorité de la phrase font de cette page une des plus belles qu'ait inspirées le Pont du Gard, une des plus belles aussi de Rousseau (1).

La description des Arènes de Nîmes, en revanche, est froide. On sent Rousseau moins ému : est-ce un effet de la fatigue ? Est-ce que vraiment

(1) *Confessions*, partie I, livre VI, édit. Garnier, pp. 250-251.

il a été moins impressionné à Nîmes qu'au Pont du Gard ? La description, plus réaliste, se ressent de cet état d'esprit quel qu'il soit : elle est exacte, bien menée ; c'est une page solide, mais sans personnalité (2).

Cependant, par le pont de Lunel, « le cabaret le plus estimé de l'Europe » où il déjeune pour 35 sous, Rousseau arrive à Montpellier, « dont le séjour, dit-il, m'est d'une mortelle antipathie ». Deux lettres, l'une du 23 octobre à Mme de Warens, l'autre du 4 novembre à J.A. Charbonnel, à Chambéry, analysent dans le détail ses déceptions. Au bout d'un mois de séjour, il loge chez un huissier, M. Barcellon, rue Basse, aujourd'hui rue J.J. Rousseau, près du Palais, il n'a fait encore la connaissance de personne :

« ...Hors ma pension et l'hôte de ma chambre, il m'est impossible de faire aucune liaison, ni de connaître le terrain le moins du monde à Montpellier, jusqu'à ce qu'on m'ait procuré quelque arme pour forcer les barricades que l'humeur inaccessible des particuliers et de toute la nation en général met à l'entrée de leurs maisons. Oh ! qu'on a une idée bien fautive du caractère languedocien, et surtout des habitants de Montpellier à l'égard de l'étranger !... Les recommandations dont j'ai besoin sont de toutes espèces. Premièrement pour la noblesse et les gens en place, il me serait très avantageux d'être présenté à quelcun de cette classe, pour tâcher à me faire connaître et à faire usage du peu de talents que j'ai... En second lieu pour les commerçants, afin de trouver quelque voye de communication plus courte et plus facile, et pour mille autres avantages que vous savés que l'on tire de ces connaissances là. Troisièmement, parmi les gens de lettres, savans, professeurs, pour les lumières qu'on peut acquérir avec eux..

» Je ne sache pas d'avoir vu, de ma vie, un païs plus antipathique à mon goût que celui-ci, ni de séjour plus ennuyeux que celui de Montpellier. Je sais bien que vous ne me croirez point, vous êtes encore remplie des belles idées que ceux qui ont été attrapés en ont répandues dehors pour attraper les autres. Cependant, Madame, je vous réserve une description de Montpellier qui vous fera toucher les choses du doigt et à l'œil, je vous attends là pour vous étonner... Les aliments n'y valent rien, mais rien, je dis rien et je ne badine point. Le vin y est trop violent et incommode toujours ; le pain y est passable, à la vérité ; mais il n'y a ni bœuf, ni vache, ni beurre ; on n'y mange que du mauvais mouton, et du poisson de mer en abondance, le tout toujours apprêté à l'huile puante. Il vous serait impossible de goûter de la soupe ou des ragouts qu'on vous sert à ma pension sans vomir... En second lieu, l'air ne me convient pas ; autre paradoxe encore plus incroyable que les précédents, c'est pourtant la vérité. On ne saurait disconvenir que l'air de Montpellier ne soit fort pur, et, en hiver, assez doux. Cependant le voisinage de la mer le rend à craindre pour tous ceux qui sont attaqués de la poitrine : aussi, y voit-on beaucoup de phtisiques. Un certain vent qu'on appelle ici le marin amène de tems en tems des brouillards épais et froids... Enfin, un troisième article, c'est la cherté ». (3).

(2) P. 251.

(3) A Mme de Warens, 23 octobre 1737, J.J. Rousseau. *Correspondance générale*. Edit. Th Dufour - Paris, Colin 1924, t. 1, pp. 59 sqq. n° 18.

Ces plaintes à Mme de Warens, il les reprend, et les précise, dans une lettre à Charbonnel (4) :

« Il vous reviendrait une description de la charmante ville de Montpellier ce paradis terrestre, ce centre des délices de la France ; mais il y a si peu de bien et tant de mal à en dire, que je me ferais scrupule d'en charger encore le portrait de quelque saillie de mauvaise humeur : j'attends qu'un esprit plus reposé me permette de n'en dire que le moins de mal que la vérité me pourra permettre. Voici en gros ce que vous pourés penser en attendant.

» Montpellier est une grande ville fort peuplée, coupée par un immense labyrinthe de rues sales, tortueuses, et larges de 6 pieds. Les rues sont bordées, alternativement de superbes hôtels et de misérables chaumières pleines de boue et de fumier. Les habitants y sont moitié très riches et l'autre misérables à l'excès ; mais ils sont tous également gueux par leur manière de vivre, la plus vile et la plus crasseuse qu'on puisse imaginer. Les femmes sont divisées en deux classes : les dames qui passent la matinée à s'enluminer, l'après-midi au pharaon, et la nuit à la débauche, à la différence des bourgeoises qui n'ont d'occupation que la dernière. Du reste, ni les unes ni les autres n'entendent le français, et elles ont tant de goût et d'esprit qu'elles ne doutent point que la comédie et l'opéra ne soient des assemblées de sorciers. Aussi n'a-t-on jamais vu des femmes au spectacle de Montpellier, excepté peut-être quelques misérables étrangères qui auront eu l'imprudence de braver la délicatesse et la modestie des dames de Montpellier. Vous savez sans doute quels égards on a en Italie pour les Huguenots et pour les Juifs en Espagne : c'est comme on traite les étrangers ici : on les regarde précisément comme une espèce d'animaux fait exprès pour être pillés, volés et assommés au bout s'ils avaient l'impertinence de le trouver mauvais. Voilà ce que j'ai rassemblé de meilleur du caractère des habitants de Montpellier. Quant au païs en général il produit de bon vin, un peu de blé, de l'huile abominable, point de viande, point de beurre, point de laitage, point de fruit et point de bois ».

Ces textes appelleraient plus d'une réflexion. Le pays, la ville, la vie matérielle, les habitants, rien ne trouve grâce aux yeux de Rousseau dont les impressions paraissent sincères. Or il est le premier, et le seul à cette date (certaines de ses notations seront reprises par Taine) à faire du Languedoc et de Montpellier un aussi sombre tableau. Est-il véridique ? Ce n'est pas sûr.

On n'oubliera pas que Rousseau est ou se juge malade (il se croyait atteint d'un polype au cœur) ; on n'oubliera pas que, déjà, il a la manie de se croire persécuté, un orgueil et une timidité maladifs, le besoin de se faire plaindre ; s'il exécute le Languedoc d'un trait de plume, ce n'est pas que le pays le mérite, c'est que lui, Rousseau, s'y trouve mal, qu'il veut apitoyer sa « chère Maman », se faire rappeler aux Charmettes, et, à cet effet, recevoir de l'argent. Il ne ment pas, mais pousse du noir son tableau, exagérant sa tristesse, sa misère, et ce qu'il juge la laideur d'un pays où il se déplaît.

(4) 4 novembre 1737 - Correspondance... t. 1, pp. 69-70, n° 20.

Il a été mal reçu, dit-il, ou plutôt n'a pas été reçu : resterait à savoir si c'est la faute des Montpelliérains ou celle de leur hôte ? Il se plaint de la vie chère : a-t-il sagement géré ses finances ? Ce n'est pas sûr. Il se plaint d'être « dans la plus rude et la plus ennuyeuse solitude du monde ». Dit-il la vérité ?

A l'en croire, Rousseau n'aurait passé à Montpellier que de tristes semaines occupées mélancoliquement à faire des mathématiques et un peu d'anatomie, à quoi il dut renoncer à cause de l'horrible puanteur des cadavres. Tout au plus a-t-il pris quelque divertissement à l'Opéra « qui n'est pas beau mais où il y a d'excellentes voix », et où il entend des « musiques charmantes »... On hésiterait pourtant à rejeter le témoignage de la *Correspondance* s'il n'y avait celui des *Confessions*.

Car les *Confessions* montrent un Rousseau moins malheureux qu'il n'a bien voulu le dire. Il n'a pas gardé de Montpellier un souvenir si sombre puisqu'au bout de longues années il ne se rappelle pas sans émotion les semaines qu'il a dû y vivre. Au milieu des étudiants dont il partage la pension, peut-être chez le médecin Fitz Moris, il connaît des heures agréables ; la gaîté de cette jeunesse lui fait du bien. Il passe les matinées à se droguer à l'eau de Vals, à écrire à Mme de Larnage (et l'on regrette que ces lettres soient perdues ; peut-être seraient-elles moins moroses que les autres ?). A midi, il fait un tour à la Canourgue, déjeune, et passe l'après-midi à voir ses amis, les étudiants jouent au mail ; il joue (peut-être est-ce là que passe son argent ?) ; il les suit « à travers des chemins raboteux et pleins de pierre » ; il goûte avec eux au cabaret, goûters « assez discrets quoique les filles du cabaret fussent jolies ». Vieilli, il n'évoquera pas sans émotion et sans plaisir ces compagnons de la vingtième année.

« Je trouvai plus d'honnêteté et de mœurs parmi toute cette jeunesse qu'il ne serait aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étaient plus bruyants que crapuleux, plus gais que libertins... » (5).

Or de tout cela il n'a rien dit dans ces lettres. Quand dit-il la vérité ? lorsqu'il épanche sa bile ou cherche à apitoyer Mme de Warens, ou bien lorsqu'il revit sa jeunesse enfuie, évoquant, sans rien décrire avec précision, l'atmosphère de ses jeunes années ? On dira, à son excuse, qu'il s'est cru mourant en 1737, d'où ses notations féroces contre la ville, ses habitants et surtout les médecins qui le soignèrent ; et l'on comprendra que jaloux de son rival Winzenried, il se soit refusé à rester à Montpellier : « Je ne le ferais pas quand on m'y couvrirait d'or... ».

Le tableau qu'il a laissé du Languedoc est sévère. Il n'en est pas moins suggestif. Sous les outrances du misanthrope, il est permis d'y glaner quelques traits exacts. Surtout on y saisit au vif, dans le Rousseau de 1737, le Rousseau de toujours orgueilleux, égoïste, peu scrupuleux, sensitif et toujours inquiet. Tel il est à Montpellier, tel il sera à Paris, à Montmorency, à Ernemonville : un éternel insatisfait. Il ne mourra qu'en 1779, plus de quarante ans après.

(5) *Confessions*, pp. 252-253.